

Sortir de la caverne pour aller en poésie

Fabienne CLERC-PAPE

*Cet article est paru dans la Revue Cahiers de Poèmes.
Nous les remercions de nous avoir autorisés à le reproduire ici.*

Les lignes qui suivent font écho à la construction en cours d'une expérience pédagogique intuitivement mise en œuvre dans un centre de formation depuis septembre 2002. Cette expérience repose sur la conviction des relations étroites qu'entretiennent philosophie et poésie.

Je n'ai pas souhaité ici rendre compte de la pertinence de telle ou telle démarche et de l'adossement indispensable entre pratiques et théories mais plutôt retrouver les premières traces, le cheminement qui précède humainement cette tension qui conduit à la nécessité de prendre le risque de s'engager dans une nouvelle expérience et qui nous fait soudain dire : faut que j'tente ça !

Une pratique construite, c'est le résultat de l'adossement réussi entre théories et pratiques. Une pratique en construction, c'est le témoignage d'une audace soudaine, l'acte fondateur qui anime la démarche et la précède, l'histoire de sa provocation.

Ils sont chômeurs ou en emploi précaire, repérés par les CLI (Cellules Locales d'Insertion) comme publics peu ou pas lettrés et demandeurs de remise à niveau.

Ils ont décidé de prendre la parole, le pouvoir par l'écriture. Pour cela, ils se sont inscrits dans un dispositif permanent de formation, qui n'ouvre droit à aucune rémunération, avec cette conviction prégnante qu'écrire leur permettrait d'améliorer leur situation professionnelle et/ou quotidienne. J'interviens sur ce dispositif à raison d'une demi-journée par semaine pendant trois mois. Parallèlement, ils suivent une formation en français et mathématiques, dossiers individuels et exercices à trous.

Dix personnes se sont inscrites à l'atelier. Le plus jeune, Steage, a vingt-deux ans ; Lucien, le doyen du groupe en a cinquante cinq. Ce sont les deux seuls représentants masculins. Le reste du groupe est constitué de femmes de plus de 40 ans. L'une d'entre elles est sourde.

Six nationalités sont représentées : Algérie, Bénin, Comores, France, Maroc, Sénégal.

J'ai pris soin dès la première rencontre d'ouvrir un carnet de bord et de demander à l'un d'entre eux de noter les différentes étapes de nos questionnements et les réponses fermes ou esquissées par le groupe. Ce carnet, nous l'appellerons désormais entre nous Carnet de Voyages.

Première rencontre

À votre avis, on fait quoi dans un atelier d'écriture ?

- Ben, on écrit.
- C'est-à-dire ?
- On apprend à bien écrire.
- Et c'est quoi bien écrire ?
- C'est écrire bien. Faire de belles lettres, de bonnes phrases, écrire sans faute, écrire droit en suivant les lignes, écrire un courrier sans avoir besoin de relire, écrire et pouvoir se relire, écrire sans avoir besoin de personne...

Au travers de ses réponses, je sens la température du groupe. Chacune de ses préoccupations témoigne d'un rapport de la personne à l'écriture plus ou moins régulier ou familier mais chacune s'appuie (s'adosse ?) sur une représentation de l'écriture partagée, l'appréhension de l'écriture.

Cette appréhension : la maîtrise orthographique, la langue qui se donne à lire sans faute dans toutes les administrations qui jalonnent le quotidien. En ligne de mire, la lettre angoissante au patron, la lettre d'embauche comme une menace, la responsable de la mise sur la touche, de l'abandon. La langue maîtrisée de l'adulte pour ne plus avoir à demander à son enfant de lire le courrier, pour rester référence absolue du savoir et de l'autorité, pour apprendre à se passer de la voisine, pour se fondre à l'autre et se sentir partie prenante d'une société dans laquelle un des symptômes de la réussite est de n'avoir besoin de personne : réussir son isolement.

Plus tardivement, d'autres réponses émergent :

- *Écrire bien, c'est savoir traduire sa pensée, se faire comprendre par l'autre.*

On frappe à la porte. Steage se présente, une excuse de retard en sourire.

- *Écrire bien, c'est cool pour les chansons. Aicha réagit aussitôt.*

- *Ha ouais, y a aussi les trucs comme les récitations !*

Moins ils ont été scolarisés, plus la référence à l'école et à sa représentation traditionnelle peuvent être enfermantes. Ils savent, sans jamais l'avoir vécu, qu'apprendre à écrire, c'est d'abord se taper la gamme des a/A à la pointe crispée du crayon. Ils savent, ils l'ont vu à la télé et sur les cahiers à carreaux que leurs enfants triment dans le cartable.

Écrire bien ? Je relis les réponses notées sur le carnet de voyages. Ce n'est pas la première fois que j'entends ces mots. Mais, aujourd'hui, ils cognent forts dans la tête, ils me deviennent insupportables. J'ai envie de gueuler contre ces mots adosseurs de bien des fermetures. J'entre dans cette colère froide, contenue, devant un public innocent.

Ici, je vais vous proposer d'aborder l'écriture non sous son aspect utilitaire mais avec toutes les richesses qu'offre la langue comme matériau de création. On va donc faire appel à l'imaginaire.

J'utilise sciemment un vocabulaire inattendu, souvent inconnu, donc complexe que nous manipulerons tout le long de la formation. En l'énonçant, j'ai remarqué que c'était l'automne derrière la fenêtre. Un moment perdu, je reviens à eux.

À part Steage qui continue à sourire en hochant de la tête, bouches et yeux ronds de l'auditoire. Un moment de crispation. Ne les aurait-on pas trompés sur la marchandise ?

- *Mais à quoi ça sert, ça ? Moi, je suis venu pour apprendre le français, je sais pas écrire.*

J'ai le texte de l'Allégorie de la Caverne dans la tête et dans les placards. Ce n'est pas un hasard... Je l'ai utilisé l'année dernière dans un contexte très différent, avec un autre public. Par contre, je n'avais pas prévu de le proposer à ce groupe, en ce début de formation, mais soudain la phrase me vient : sortir de la Caverne pour aller en Poésie.

- *Mais à quoi ça sert, ça ? Moi, je suis venu pour apprendre le français, je sais pas écrire.*

À cet instant là, je n'ai pas envie de leur donner à écrire même pas de la poésie. J'ai envie de leur donner à penser. Apprendre, savoir ? Plus de la moitié d'entre eux ont déjà sorti les cahiers. Mais ce qui me serre le bide, c'est de ne pas avoir entendu s'élever les voix de Rose-Marie et Fatiha contre ce consensus général, alors qu'elles avaient suivi l'année précédente cinq ou six ateliers d'écriture. J'avais échoué. Dans leur rapport à l'écriture, je n'avais donc pas su leur permettre de décoller le nez de la paroi.

La dernière heure de cette première séance est consacrée à cette nouvelle interrogation : *qu'est-ce que la connaissance ?*

Après discussion, le groupe produit l'affiche suivante :

- *L'ensemble de ce qu'on nous a appris, puis de ce que l'on*

a acquis tout seul et de ce que l'on est capable de transmettre aux autres

- *L'ensemble de ce qu'on comprend*

- *Elle permet l'évolution*

- *Elle permet la révolution, la transformation du monde*

- *Elle ouvre l'esprit vers d'autres connaissances*

- *L'autre peut nous aider à connaître*

Avec des réponses pareilles, Platon n'a qu'à bien se tenir !...

En fin de séance, je les prévient que la prochaine fois nous lirons un philosophe grec qui a tenté de répondre à cette question.

- *Elle nous parle de poésie et maintenant elle dit qu'on va lire de la philo et c'est quoi la philo ?*

L'Allégorie de la Caverne tisse sa toile.

Interroger la philo, la poésie, le monde...

Apprendre en route

Jamais je ne les ai mis en situation de compréhension de texte. Ce sont les interrogations provoquées par le texte et qui le dépassent, les interpellations d'une personne à une autre, les altercations, parfois, qui ont fait avancer leur réflexion et ont permis ainsi de le lire comme un objet connu dont la parole avait déjà été débattue et pouvait continuer à l'être.

Le groupe a également appris à se connaître. Chacun s'est positionné, a pris des risques, a dû défendre son idée, et faire des concessions... Dans ce temps du texte et des questionnements de l'Allégorie, c'est la construction sociale du groupe qui s'est jouée. On a osé se poser ensemble les questions fondamentales de l'homme, en esquissant des regards, en partageant, malgré soi, des hypothèses qui étayent le monde.

Ellipse sur la démarche de lecture de l'Allégorie de la Caverne. Cette lecture n'est pas finie. Elle nous habite de séance en séance, elle fait partie désormais d'une référence commune sur laquelle se trame l'identité du groupe. *Sortir de l'obscurité pour aller vers la lumière* : une phrase désormais rituelle, partagée par tous, qui s'échange en œillade complice plusieurs fois par séance.

Et la poésie là-dedans ?

Elle est là, en train de se dire, en train de se vivre, loin du stylo qu'on a oublié. En trois séances, seul le Carnet de voyages s'est étoffé. Il est passé par toutes les mains et ressemble déjà à un chiffon plein de vie.

Le premier atelier d'écriture a eu lieu hier.

- Alors, à votre avis, c'est quoi une allégorie ?

Affichage des réponses, nouvelles discussions et consensus sur une définition :

- *Une image inventée qui permet de poser des questions au monde, de se poser des questions sur le monde.*

J'inscris la phrase et la colle sur le mur. J'ai peur.

Sans introduction, je lis des poèmes. Beaucoup. Je m'arrête, on note des mots. Je lis encore. Les vols de mots se font plus intenses. Fin de lecture. Certains d'entre eux sèchent, ne savent pas écrire... Aucun problème on leur en donne.

Lucien souhaite intervenir sur des considérations générales sur la poésie. Je l'interromps assez sèchement. J'ai l'impression qu'il ne faut plus laisser d'espace et se mettre en écriture. Chacun y va. Je deviens scribe de ceux dont la parole ne passe pas encore par la main.

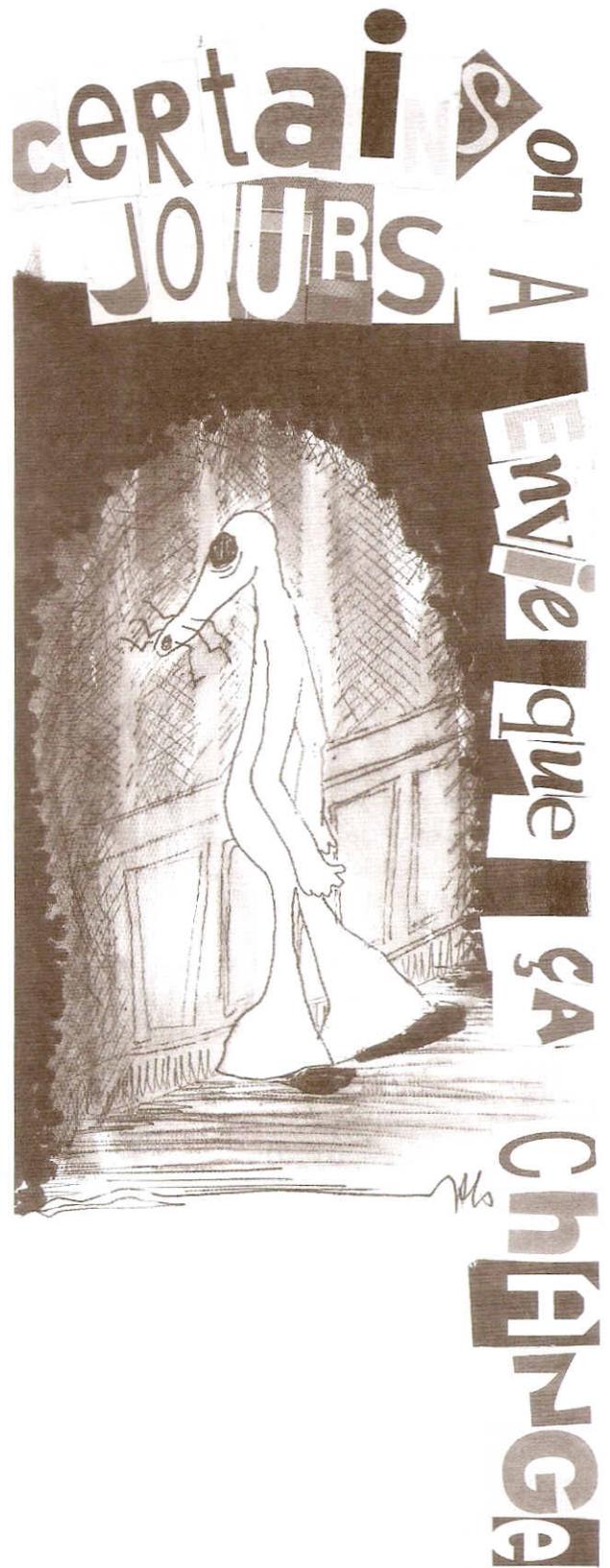
Bon, maintenant c'est le moment choisi de donner à lire c'que ç'a a bien pu donner tout ce micmac d'entrée en chemin poétique. Les textes de ce premier atelier sont restés oubliés sur un banc du QG des Cahiers. Je me souviens d'une femme aux cheveux de terre bleue, d'un chant d'amour et d'aube... Je me souviens de textes inattendus, de ruptures grammaticales, de je-m'en-foutismes orthographiques... et de Lucien écrivant son texte comme une liste logique des expressions recueillies... certaines idées ont la dent dure.

Mais tous ces textes, je les ai oubliés sur une planche de chêne... Un signe ?

La publication des textes d'atelier interpelle. Que lisons-nous quand nous lisons un texte d'atelier ? Un texte ? Un texte produit dans son contexte ? Le résultat d'une démarche ? La performance d'un animateur ? La performance d'un auteur ?

Production, résultat, performance... *BRRRRrr-rhOUuu !!!* (1)

Mais l'Allégorie est là qui tisse sa toile entre l'en et l'en-dehors. Majeur tendu, tête hôte pleine de l'autre. ■



(1) Et puis, je viens de lire dans un journal que Mr.Sarkozy inaugure aujourd'hui " la culture du résultat qui s'impose à tous " comme thème de la réunion mensuelle sur la délinquance (propos recueillis par Libé du 11/10/02). Alors quand Mr. Sarkozy parle, je préfère continuer à cultiver mon indocilité.